SUITE DEPECHES.

Bulletin météorologique.

Washington, 27 juillet— Indications pour la Louisiane—Temps beau ; plus chaud ; vents du sud.

Les malades dans l'armée.

Presse Associée.

Washington, 27 juillet—Le bulletin suivant a été affiché à dix heures du soir au département de la guerre :

Santiago de Cuba, 27 juillet 1898.

A l'adjudant général de l'armée, Washington.

Les rapports d'hier indiquent 3770 malades. Cas de fièvre, 2924 ; nouveaux cas de fièvre, 639 ; guéris, 738.

SHAFTER.

Le "Terror" à St-Thomas.

Presse Associée.

St-Thomas, Indes Occidentales danoises, 27 juillet—Le monitor américain Terror est arrivé à St-Thomas pour faire du charbon.

ECHECS.

Presse Associée

Vienne, Autriche, 27 juillet—La première des quatre parties d'échecs entre Pillsbury et Tarrasch a été jouée aujourd'hui. Tarrasch a gagné.

La Ligue Anglo-Américaine.

Presse Associée.

Londres, 27 juillet—La Ligue Anglo-Américaine récemment formée pour assurer «une coopération cordiale et constante des deux nations» a choisi aujourd'hui pour président le très honorable James Bryce, un libéral représentant au parlement anglais la circonscription sud d'Aberdeen, et pour trésorier le duc de Sutherland.

La Ligue est ouverte à tous les sujets anglais et à tous les citoyens américains. Des branches de cette ligue pourront être établies dans toutes les grandes villes.

Marchés divers.

Paris, 27 juillet—La rente trois pour cent est cotée à 103 francs 15 centimes.

Londres, 27 juillet—Consolidés au comptant, 111 15[16 ; à terme 111.

Liverpool, 27 juillet — Coton spot demande bonne ; prix 1[32 plus haut.

American middling fair 3 29[32d; good middling 3 5[8d ; American middling 3 7[16d ; low middling 3 5[16d ; good ordinary 3 5[32d. ordinary 2 3[32d.

Ventes 10,000 balles, dont 500 pour la spéculation et l'exportation y compris 8,400 balles coton américain.

Recettes 2,000 balles tout coton américain.

Futurs—calmes à l'ouverture avec demande modérée ; calmes à la cloture.

American middling l. m. c., juillet 3 23; juillet et août 3 23; août et septembre 3 22; septembre et octobre 3 21; octobre et novembre 3 20 ; novembre et décembre 3 19; décembre et janvier 3 19; janvier et février 3 20 ; février et mars 3 20; mars et avril 3 21; avril et mai 3 22.

New York, 27 juillet— Coton spot—calme à la cloture.

Midling uplands 6 1[16; midling gulf 6 5[16.

Ventes 1458 balles.

New York, 27 juillet — Futurs stables à la cloture.

Ventes 64,900 balles.

Juillet 5 88 ; août 5 88 ; septembre 5 90; octobre 5 93 ; novembre 5 96; décembre 5 99 ; janvier 6 03 ; février 6 07 ; mars 6 11 ; avril 6 15 ; 6 18.

Secours aux Soldats blessés et malades de la Nouvelle-Orléans.

Renseignements fournis par Mme Geo. Denègre.

Nous avons reçu de Mme George Denègre, présidente du Comité exécutif de l'Association de Secours de Guerre des Dames de la Nouvelle-Orléans, un second rapport, extrêmement intéressant et d'une plus grande utilité encore que le premier, pour les personnes intéressées, si nombreuses parmi nous. On sait que nous avons, en effet, au loin, bien des centaines des nôtres qui sont campés dans des régions malsaines, et que les fièvres y dévorent.

Le temps presse. Nous ne le perdrons pas à faire au public un long et chaleureux appel. Nous n'ignorons pas que tout le monde est prêt à y répondre. Ce qu'il faut aux familles intéressées et aux cœurs généreux, ce sont moins des exhortations que des renseignements précis, certains. Nous allons donc droit au but.

Mmes Hirsch et Smith ayant accepté les fonctions et les charges de la présidence, à la place de Mme Denègre, ce sont elles qui ont maintenant la responsabilité de toutes les expéditions.

Les objets dont nos soldats, à Miami et ailleurs ont besoin, ce sont des citrons, des biscuits, du vin, des pajamas, des eaux minérales, des onguents, des emplâtres, des éventails, du lait condensé, etc., en aussi grande quantité que possible. Ne pas regarder à la quantité ou au poids. Il va sans dire, que l'on doit avant tout, éviter les frais de transport. Voici les règlements principaux à cet égard :

Tous les secours à l'usage spécial des soldats malades ou blessés, tous les paquets adressés aux individus font partie du fret ndividuel. Tous les fruits, toutes les matières alimentaires qui ne sont pas hermétiquement fermées et scellées; les médicaments, les vins en bouteille—tout cela doit être expédié, portant le timbre du gouvernement. Les biscuits doivent être expédiés par express: c'est une exception. Tous les objets en boites, les vins en barils, les tissus doivent être expédiés par fret rapide. Mme Cerf Hirsch est prête à donner sur ce sujet tous les renseignements désirables.

Toutes les matieres qui ne sont pas sujettes à se détériorer—le tabac, les épices, les vins, les médicaments à l'adresse des soldats, doivent être emballés à part.

Si les objets sont de nature à se détériorer, ils doivent être étiquetés en conséquence.

Tous les paquets ou caisses envoyés aux soldats, à Miami, à Tampa, sont francs de port.

Les paquets qui pèsent moins de 15 livres, seront expédiés dans de grandes caisses, aux colonels des régiments.

Ceux qui pèsent plus de 15 livres, doivent être expédiés à chaque soldat, individuellement, et aux soins du colonel de son régiment.

Les secours venant des sociétés auxiliaires ou de donateurs en dehors de la Nouvelle-Orléans, doivent être payés d'avance et délivrés à M. A. A. Maginnis, coin Lafayette et Magasins. Il y a des envois, chaque jeudi, mais pour l'expédition qu'on prépare, les objets doivent être délivrés, samedi, avant 5 heures.

Voici l'état de la Caisse de l'Association :

Collecte jusqu'à date..	$1,051 31
Dépenses	694 21
En caisse	357 10

L'ATTENTE.

Il est incontestable, aujourd'hui, que des négociations de paix ont été entamées par M. Cambon, ambassadeur de France à Washington, et avec l'autorisation de son gouverhement ; ce qui ne veut nullement dire que la France se soit le moins du monde engagée dans cette grave et épineuse affaire.

Voici, en effet, ce qui s'est passé. Le cabinet de Madrid a demandé directement à M. Cambon, qui est chargé de représenter, aux Etats-Unis, les intérêts espagnols, durant la guerre, de vouloir bien sonder celui de Washington, à propos de l'ouverture de négociations, en faveur de la paix.

Tout naturellement, M. Cambon, comme le lui indiquaient le bon sens et le sentiment du devoir, en a référé à son gouvernement, qui lui a répondu : agissez. C'est ce qu'a fait immédiatement l'ambassadeur. Il a demandé une conférence à M. McKinley et il l'a obtenue. Il lui a présenté une note à laquelle, suivant sa promesse, doit répondre, aujourd'hui même, le président. Il ne s'agit, jusqu'ici, comme on le voit, que de l'ouverture des négociations. Quant à leur teneur, le gouvernement français n'a rien à y voir ; il ne peut sortir de la neutralité dans laquelle il s'est enfermé, dès les débuts des hostilités. Quelle sera la réponse de M. McKinley ? On l'ignore encore ; mais on sait qu'il ne veut pas, qu'il ne peut pas vouloir une prolongation inutile de la guerre. En principe, la réponse doit donc être favorable. D'un autre côté, il ne peut engager des négociations, sans être à peu près sûr qu'elles aboutiront à un résultat sérieux. Tout dépend donc de la façon dont l'Espagne répondra aux demandes préliminaires qui lui seront faites par le Président, dès aujourd'hui, probablement. Attendons avec anxiété peut être, mais attendons.

Les pies et les orages.

Quelques journaux du Midi annoncent que les orages qui se sont succédé récemment, ont permis de constater l'exactitude d'une observation intéressante, à savoir que les pies construisent leurs nids en raison du temps qu'il fera. Quand l'instinct particulier dont ces oiseaux sont doués les avertit que la saison sera exempte d'orages, ils n'hésitent pas à bâtir leurs nids à l'extrémité des peupliers ; si, au contraire, cet instinct leur fait craindre des perturbations atmosphériques prochaines, ils nichent au milieu des peupliers, contre le tronc, mettant ainsi leurs couvées à l'abri des coups de vent.

Cette année, tous les nids de pie, ont été prudemment construits à l'endroit protecteur, où ils n'ont rien à redouter des orages.

Peut-être, malgré tout, ces faits ne résultent ils que d'une illusion. On a dit de même que les abeilles étaient en mesure de prédire le temps et qu'elles fermaient hermétiquement la porte d'entrée des ruches quand la saison devait être rigoureuse. Or, une enquête sévère faite par M. de Parville a montré qu'il n'en était absolument rien en Suisse, en Allemagne et en France.

L'Armée Française

Jugée par un attaché militaire étranger.

Nous ne sommes pas autorisé, écrit Marcel Hutin dans le «Gaulois», à divulguer le nom et le grade de l'éminent officier étranger qui a consenti, au pied levé, à nous donner un jugement d'ensemble sur la revue à laquelle, avec d'autres attachés militaires, il venait d'assister. Contentons-nous de dire qu'il s'agit d'un officier d'une nation amie dont les critiques ou éloges doivent avoir un poids autrement lourd que l'enthousiasme suspect qu'aurait pu manifester devant nous, pour notre armée, l'officier d'un pays moins....

—Il faudrait être «rudement» difficile, nous dit l'éminent officier à brûle-pourpoint et sans même nous laisser achever notre question, pour ne pas se montrer grandement satisfait de la façon dont s'est déroulé ce beau spectacle militaire.

«Cette revue a eu son cachet bien français. Elle ne ressemble en rien aux parades que j'ai vues des troupes allemandes à Berlin, dans lesquelles le soldat aussi bien que l'officier s'appliquent plutôt à rythmer automatiquement leurs pas en un «Parademarsch» uniforme, certainement joli à voir, mais qui, en somme, ne signifie rien.

«Sans vouloir rabaisser les troupes allemandes qui ne prêtent pas à de sérieuses critiques et qu'on peut continuer à admirer, je puis vous déclarer en toute franchise que les progrès faits à tous les points de vue par les troupes françaises sont de nature à remplir d'admiration tous ceux, parmi les officiers étrangers, qui ont, comme moi, suivi cette évolution depuis une vingtaine d'années.

«Vous venez devoir la crânerie toute française avec laquelle les troupes d'infanterie ont défilé devant M. le président de la république. Pas la moindre critique à leur adresser. - Belle tenue, entrain, vigueur dans leur marche, rectitude parfaite dans les lignes. Les chefs qui commandent de semblables soldats et qui président à leur éducation militaire ont droit à tous les éloges.

«Voyez-vous', En France comme chez nous, comme partout ailleurs, par son homogénéité, par son aplomb, l'infanterie donne la mesure de sa valeur: elle restera la reine des batailles, quels que soient les perfectionnements apportés aux canons.

—Et nos territoriaux?

—J'allais vous en parler. C'est ici qu'on peut constater à quel point on se trompe à l'étranger lorsqu'on considère le Français comme peu propre au service militaire. Quels gaillards! monsieur, et quelle sûreté! Je ne leur ai pas trouvé grande différence avec les troupes de première ligne, et cependant ces hommes sont pour la plupart des pères de famille.

«Je me suis laissé raconter par un de mes collègues militaires que le 7e territorial était composé de Tourangeaux. N'est-ce pas le paradis de la France que la Touraine! Alors tous mes compliments. Les hommes restent sains et vigoureux, et la France peut être fière de son armée de deuxième ligne. Au fond, le Français fait un soldat merveilleux: la preuve, c'est que depuis une vingtaine d'années on peut suivre méthodiquement ses progrès.

«La cavalerie m'a paru meilleure que les années précédentes. Il n'y a pas eu d'accroc, comme il y en a dans des revues étrangères auxquelles j'ai assisté. Bon signe, cela, monsieur. Les chevaux sont bien.

«Saint-Cyr et Polytechnique m'ont énormément plu. Ces jeunes gens si travailleurs ont défilé comme de vieux troupiers dans un ordre qui nous en a imposé. Ce sont vos futurs officiers. Et permettez-moi une remarque à ce propos. Il faudrait être l'ennemi irréductible de la vérité, de celle, j'entends, qui saute aux yeux, pour ne pas constater à quel point est excellente et conforme aux derniers progrès de l'art militaire l'instruction qu'on donne dans vos grandes écoles militaires. Ces officiers sont plus charmants, plus modestes, plus assidus à l'instruction de leurs hommes les uns que les autres. Ce qui caractérise l'officier français, c'est la bravoure et la modestie. Avec cela un petit air paternel pour le soldat qui souffle au cœur de ce dernier le dévouement et le courage absolus dans les grandes circonstances.

«En passant, ce matin, près d'une batterie d'artillerie, j'ai entendu un officier s'adressant à un cavalier:

«—Dites-donc, là-bas! fait-il, si vous ne défilez pas mieux que cela ce soir, je vous supprimerai votre permission, et votre bonne amie viendra encore pleurer!

«Et puisque je parle de l'artillerie, je ne saurais assez lui témoigner mon admiration. Je suis bien à l'aise pour déclarer que, sur ce terrain, malgré son nouveau canon, l'Allemagne ne vous dépasse pas. Du reste, les expériences qui viennent d'être faites à Châlons devant le Président, amèneront également, paraît-il, une prompte réfection de l'armement de l'artillerie.

«Pour me résumer, pas la moindre critique à formuler. Je le voudrais, je ne le pourrais pas en conscience.

«Discipline admirable, endurance parfaite, solidité éprouvée, voilà ce que j'ai constaté chez les belles troupes qui ont défilé sous la direction du général Zurlinden, qui passait ici la revue comme ministre de la guerre il y a trois ans.

Et M. Cavaignac, votre ministre de la guerre, qui a eu du succès, et, mérité, aujourd'hui peut-être fier comme civil de se trouver à la tête des troupes qui le respectent et qui lui témoignent de la confiance et une grande déférence.

«Plus que jamais la parole que prononça dans son toast, au camp de Châlons, S. M. l'empereur Nicolas II de Russie, le 9 octobre 1896, reste de circonstance:

»La France peut être fière de son armée.»

MADAGASCAR.

Le *Djemna*, courrier de Madagascar est arrivé ces jours derniers à Marseille avec plusieurs officiers et 91 soldats de diverses armes.

Il apporte les nouvelles ci-après :

Le mouvement de pénétration "continue" nous dit-on, dans l'Ouest et le Sud de Madagascar, malgré la vive hostilité de certaines tribus qui ne peuvent perdre leur habitude de pillage et se résigner à l'abolition de l'esclavage.

Nos troupes ont eu quelques engagements très vifs, à la suite desquels de nouveaux postes ont été établis dans les régions hostiles.

Le *Journal Officiel* du 28 mai contient deux arrêtés portant application de la loi malgache du 25 mars 1879, qui instituait dans l'Imérina le service militaire obligatoire et personnel.

Tout indigène astreint au service militaire, peut s'exonérer de cette obligation par un versement de 150 francs pour 5 ans d'exonération, de 130 francs pour 4 ans, de 120 francs pour 3 ans, de 90 francs pour 2 ans.

L'arrêté rend les villages responsables du contingent fixé par l'autorité militaire.

Le gouverneur général, dans une note insérée à l'*Officiel* du 31 mai, a formellement démenti certains bruits qui circulaient avec une persistance inquiétante au sujet de tentatives de complots et de soulèvements à Tananarive et dans l'Imérina.

On affirmait que les *Vêpres Vasaka* devaient être chantées dans la nuit du 28 au 29 mai ; que des dépôts d'armes et de munitions avaient été découverts dans la capitale et dans les environs.

On assura même pendant plusieurs jours, que le principal fonctionnaire indigène de l'Imérina avait été arrêté.

"Les rumeurs qui circulent, dit la note officielle, sont quant à présent dénuées de fondement. Si la situation venait à se modifier et si la sécurité était menacée à Tananarive et en Emyrne, l'état de siège serait immédiatement rétabli et les fauteurs des troubles seraient aussitôt déférés au conseil de guerre."

Cette note, à prétentions rassurantes, n'est nullement rassurante.

UN TRAIN RAPIDE AMERICAIN.

La compagnie américaine «Lehsigh Valley Railroad Co.» vient de publier des détails assez intéressants sur la circulation, durant 12 mois, de leur train express dit «Black Diamond». Ce train effectue un service régulier entre New-York et Buffalo, distance de 720 kilomètres, qu'il parcourt en 9 h. 57 en allant, et en 2 minutes de moins au retour; dans ce temps sont compris dix arrêts, représentant au total 30 minutes, et les 19 minutes qu'il faut pour aller de New-York à Jersey City.

Le train en question pèse, sans la machine ni le tender, 183 tonnes, la locomotive en pesant par elle-même 62 et demie: les roues motrices de celle-ci ont 1 m. 98 de diamètre. On rencontre sur les parcours des rampes assez fortes, dont l'une atteint 185 millimètres par mètre et se prolonge sur 16 kilomètres.

Il arrive souvent que, dans son voyage de retour, le «Black Diamond train» marche à l'allure de 129 kilomètres à l'heure, en maintenant cette allure sur 30, 40, 50, 60 kilomètres et plus, en des points où son horaire vrai ne lui impose que 100 kilomètres. Nous noterons pour finir que la consommation de charbon est d'à peu près 25 kilogrammes au kilomètre.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1898.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

Etude sur Chateaubriand.

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1899 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une *médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.*

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible sur papier écolier, réglé, avec une marge, et seulement sur le *recto et les lignes.* Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée, dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BRS. ROUEN,
P. O. Box 725.

AMUSEMENTS.

Parc Athlétique.

Willard Simms est devenu extrêmement populaire au Parc. Il était déjà très favorablement connu; il lui a suffi de paraître pour faire la conquête de son public. A côté de lui, brille toujours l'orchestre Payen. On a beaucoup applaudi, hier, la marche de Neibelungen, de Wagner ; le Danube Bleu, de Strauss et un fort joli solo de cornet par M. A. Veazie.

West End.

Foule, hier, au West End. Le temps avait repris sa belle humeur; il faisait beau ; la population en a profité pour aller respirer l'air du Lac et entendre les exécutions de l'orchestre Bellstedt.

On a beaucoup applaudi la marche "Stars and Stripes", de Sousa, l'ouverture de "Guillaume Tell", qui paraît, aujourd'hui, plus jeune que jamais, et un solo de cornet par Herman Bellstedt.

L'ABEILLE
—DE LA—
NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne,

Edition Hebdomadaire,

Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE:

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats Unis, port compris :
$12....Un an | $6.....6 mois | $3.....3 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger, port compris :
$15.15..Un an | $7 55...6 mois | $3.90..3 m

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraissant le Samedi matin

Pour les Etats-Unis, port compris :
$3.00..Un an | $1.50..6 mois | $1 00..4 mois

Pour le Mexique, le Canada et l'Etranger :
$4.05..Un an | $2.05..6 mois | $1.35..4 mois

Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans notre édition quotidienne, nos abonnés y ont donc droit. Les personnes qui veulent s'y abonner n'ont à s'adresser aux marchands.

Nos agents peuvent faire leurs remises par MANDATS-POSTAUX ou par TRAITES SUR EXPRESS.

Edouard.

Celui-ci était moins songeur, moins absorbé dans ses rêveries ; et surtout moins timide ; il ne baissait plus, en rougissant comme un enfant pris en faute, les yeux sous le regard de sa belle-mère, il osait la regarder, et avec une expression qui révélait à Valentine qu'il était sous le charme de sa beauté. Loin de s'en sentir offensée, elle en éprouvait une secrète satisfaction.

Quand ils se trouvait seuls, ils avaient de charmantes causeries intimes. Edouard était instruit, avait l'esprit cultivé par la lecture et parlait sur tout avec une certaine aisance ; de plus, par ses aspirations poétiques, qui contrastaient avec le positivisme de son père et de son frère, il rendait sa conversation très attrayante.

Valentine se plaisait, s'ingéniait à lui faire mettre en relief ses qualités de charmant causeur et ne cachait point le plaisir qu'elle avait à l'écouter.

Entre eux, la familiarité devint moins réservée et, souvent ils se laissaient à un innocent badinage.

Mme Barruett se devait au monde; si elle n'acceptait pas toutes les invitations qui lui étaient faites, elle était forcée d'assister au moins à quelques soirées. Alors elle se faisait accompagner par Edouard, qui, peut être, aurait préférer rester à la maison, mais était heureux cependant, à l'aller et au retonr, de se trouver seul dans le coupé avec Valentine, de lui tenir la main et de se serrer contre elle.

Pendant ce temps, Eléna, qui avait aussi ses amies, allait de son côté.

Rarement Mme Barruett sortait dans la journée ; en dehors de son jour, le jeudi, où elle recevait dans le grand salon, elle passait presque tout son temps dans son appartement où nul ne pouvait pénétrer sans y être appelé ; mais comme elle désirait se perfectionner dans la langue allemande qu'Edouard connaissait très bien et parlait parfaitement, exception avait été faite en faveur du jeune homme.

Aussi, quand, s'étant conformé aux instructions que son père lui avait données, il n'avait plus rien à faire dans les bureaux, Edouard, à certaines heures choisies de la journée, s'empressait de venir retrouver la jeune femme.

A ces heures, la créoles était à la promenade avec la petite Eliane et sa gouvernante, toutes trois suivies par Marmor. Eléna, pour être agréable à M. Barruett et sur le désir qu'il en avait exprimé, s'était imposé comme un devoir d'accompagner aussi souvent que possible l'enfant dans ses sorties.

Edouard donnait consciencieusement sa leçon d'allemand ; mais il était parfois distrait, préoccupé, comme inquiet, et quand la jeune femme l'enveloppait de son regard velouté et caressant, il ne pouvait s'empêcher de tressaillir; il perdait contenance, ne savait plus ce qu'il disait. De même quand son regard s'arrêtait avec anxiété sur Valentine, celle-ci se sentait singulièrement troublée.

Ces agréables causeries, cette familiarité, ces regards et ces sourires échangés, ces serrements de mains, tout cela ne pouvait être sans danger. Ce qui devait arriver arriva ; c'était fatal.

La jeune femme, qui avait d'abord soupçonné ce qui se passait dans le cœur d'Edouard, acquit la certitude qu'elle était aimée, ardemment aimée.

Ce n'était que trop vrai ; depuis plus de deux ans, le jeune homme aimait Valentine ; c'était un amour profond, qu'elle avait fait naître en son cœur, et d'autant plus cruel qu'il était sans espoir. D'abord Edouard crut n'avoir pour sa belle-mère que l'affection respectuse qu'il lui devait, affection pareille à celle qu'il avait pour son père. Mais quand il découvrit, à des sensations et à des émotions révélatrices, que c'était autrement qu'une mère, une sœur ou une amie qu'il aimait la jeune femme, il fut épouvanté.

Il s'accabla de durs reproches, versa des larmes brûlantes, fit tout ce qu'il put, appelant à son aide ses sentiments honnêtes, son affection et son respect pour son père, afin d'arracher de son cœur un amour insensé, coupable et maudit. Mais il avait de puissantes racines, cet amour ; le malheureux ne put que se désoler et se courber sous le poids de sa honte et de ses remords. Il enferma son terrible secret au plus profond de son cœur et s'étudia à ne pas le laisser deviner. S'il y réussit, ce ne fut pas sans de cruelles souffrances.

De là son extrême réserve avec la jeune femme, ses tristesses singulières, son air songeur, morose, inquiet, une sorte d'accablement qui, pendant quelque temps, avait causé une certaine inquiétude à son père.

Malheureusement, M. Barruett partit pour plusieurs mois. Malgré lui, Edouard subit l'entraînement de son cœur: au lieu de fuir la société de sa belle-mère, il la rechercha ; il y trouvait un soulagement. Convaincu qu'il ne se trahirait point et resterait maître de son secret, il sortit peu à peu de sa réserve et, quoique toujours timide, il parut prendre une certaine hardiesse ; c'était une vaillantise qui, croyait-il, ne permettrait pas à la jeune femme de deviner ses pensées.

Mais pour l'amour qui se cache, rien n'est plus dangereux que la familiarité dans le tête-à-tête, si innocente qu'elle puisse être; il se révèle à des signes auxquels une femme comme Valentine ne se trompait pas.

Quand elle eut découvert, à ne plus en pouvoir douter, que c'était un violent amour qu'elle avait inspiré à Edouard, elle reconnut et s'avoua avec surprise qu'elle aussi aimait le jeune homme ; oui, avec surprise, car il s'était fait en elle un changement auquel elle ne s'était certes pas attendue : son cœur, jusqu'alors si froid et si bien fermé, avait des émotions, un ravissement qu'elle ne connaissait pas encore.

—Ainsi, se disait-elle, voilà donc ce qui indique l'amour, l'amour vrai !

Au lieu de le repoussér, elle lui ouvrit son cœur tout entier, avec l'ivresse. Elle aimait, et aimer est une si douce chose ! Mais celui qu'elle amait était le fils de son mari ; elle n'en fut pas effrayée, elle était trop dépravée pour avoir des scrupules. Sa conscience était morte. Elle s'étourdissait dans son enivrement et ne songeait pas aux terribles conséquences que pourrait avoir sa nouvelle passion.

L'amour dans son cœur entraînait la perversion de l'intelligence.

Le sens moral était faussé comme sa raison.

Elle prenait pour de la passion le besoin d'émotions nouvelles.

Doucement, elle se laissait aller sur une pente fatale; dans son enchantement, elle était incapable de réfléchir, de voir l'abime ouvert sous ses pieds et dans lequel elle entraînerait le fils de son mari. Quoi qu'il pût arriver, il fallait qu'Edouard fût son amant. Elle le voulait !

VI

AMOUR COUPABLE

Edouard ne ne doutait pas que Valentine eût découvert le secret enfui au fond de son cœur et qu'il croyait tenir si bien caché ; il se doutait moins encore d'avoir inspiré à la jeune femme une passion répondant à la sienne.

Même dans les instants de plus grande familiarité, craignant toujours de céder à un entraînement il se montrait prudemment réservé retenu d'ailleurs par son affection et son respect pour son père, et aussi son respect pour la jeune femme.

Sous le regard fascinateur de Valentine, et dans l'enveloppement d'une suggestion dont, malgré tout, il subissait la funeste influence, il opposait quand même une force de résistance extraordinaire. Et lorsqu'elle croyait qu'il allait l'enlacer de ses bras et la serrer contre sa poitrine, toujours il lui échappait.

Elle comprenait qu'il avait des craintes, surtout des scrupules de conscience. Comment les vaincre ?

C'est elle, la première, dans l'intimité, c'est-à-dire entre eux seulement, qui avait tutoyé Edouard et l'avait amené à la tutoyer aussi. Le toi à la place du vous avait été déjà un rapprochement ; il avait ajouté un charme de plus à leurs causeries familières.

Avant, quand il venait la trouver et qu'ils se quittaient, ils se serraient la main ; ce n'était pas assez pour Valentine; elle trouva que ce serait mieux avant de se séparer, de lui mettre un baiser sur le front. Il arriva que ce baiser de deux lèvres ardentes se posaient sur la bouche comme par suite d'un mouvement de corps, et avec un oh ! de la jeune femme, qui n'était ni de la surprise ni de la confusion. Alors tous deux fri sonnaient. Mais, vainement, prête à lui ouvrir ses bras, le brûlant de la flamme de son regard, elle employait toute sa puissance suggestive pour le faire succomber, toujours, quoique troublé sous le charme qui l'attirait, il avait, en pensant à son père, la force de résister à l'enchanteresse, de se rendre maître de ses sens; et, pour se soustraire au terrible danger, il s'enfuyait éperdu, comme fou.

(*A continuer*)

Sirop calmant de Mme Winslow

Ce sirop a été en usage pendant plus de CINQUANTE ANS par des MILLIONS DE MÈRES pour leurs ENFANTS EN DENTITION, avec un SUCCÈS PARFAIT. IL CALME L'ENFANT, AMOLLIT SES GENCIVES et SOULAGE les DOULEURS; GUÉRIT LES COLIQUES : c'est le meilleur remède pour la diarrhée. En vente chez toutes les pharmacies dans le monde entier. Ayez soin de demander le sirop calmant de Mme Winslow ; n'en prenez pas d'autre. Vingt-cinq sous la bouteille.